

# TRIBUNE DE GAUCHE



*«En temps de crise,  
il est une tâche prioritaire :  
transformer les hommes»*

FRANK BUCHMAN

## **EN DIRECT DES CINQ CONTINENTS**

page 8 : Quand les élèves font  
la morale à l'inspecteur...

page 13 : Quand un journaliste  
se change en planteur de thé...



**TRIBUNE DE GAUM**  
 Suisse : Case postale 3, 1211 Genève 20  
 France : 68, bd Flandrin, 75116 Paris

Responsable de la publication : Jean-Jacques Odier. Rédaction et réalisation : Paul-Emile Dentan, Jean-Marc Duckert, Catherine Dickinson-Guisan, Philippe et Lisbeth Lasserre, Danielle Maillier, Daniel Mottu, Philippe Schweisguth, Evelyne Seydoux.  
 Administration et diffusion : Rose Algrain, Nancy de Barrau, Jean Fiaux, Héliène Goley, Marcel Seydoux. Société editrice : Editions, théâtre et films de Caux S.A. Imprimerie : Corbaz S.A., Montreux.

**ABONNEMENTS ANNUELS (12 numéros) :**

France : FF 40. Suisse : Fr. s. : 24.—. Belgique : FB 380. Canada : \$ 10.—. Autres pays par voie normale : FF 45 ou Fr. s. 30.—. Pays d'outre-mer, par avion : FF 55 ou Fr. s. 32.—. Prix spécial étudiants, lycéens : FF 20 ; Fr. s. 15.— ; FB 200. Verser le montant de l'abonnement : France : à la Tribune de Caux (68, bd Flandrin, 75116 Paris), par chèque bancaire, ou au CCP 32 728 49. La Source, Suisse : à la Tribune de Caux, CCP 10 - 253 66, Lausanne. Belgique : au Réarmement moral, 287, rue Sazimines-les-Moulins, 5000 Namur, CCP 009-057 81 66-40 — Bruxelles (avec la mention « abonnement Tribune de Caux »). Canada : par chèque bancaire au nom de « Tribune de Caux », 387, chemin de la Côte Ste-Catherine, Montréal, Québec H2V 2B6. Zone franc d'Afrique : par mandat de 2750 francs CFA (abonnement avion) ou 2250 francs (par voie maritime) à la Tribune de Caux (68, bd Flandrin, 75116 PARIS), CCP 32 728 49, La Source, France.

Reproduction des articles autorisée avec mention d'origine

Revue mensuelle publiée par le Réarmement moral. Le reflet d'une action mondiale visant au changement de la société par le changement de l'homme. L'actualité vue dans cette perspective.

# GENEVE VOUS ACCUEILLE



1-3, rue Chantepoulet (Plaza)  
Tél. (022) 32 27 42

Voici votre bon restaurant chinois  
au cœur de Genève

## LE MANDARIN

... renommé pour sa  
cuisine savoureuse et son ambiance  
digne d'un centre  
de rendez-vous international  
dans cette ville...

## LE CAFE DE PARIS

26, rue du Mont-Blanc

Grande spécialité d'entrecôte Café de Paris  
servie jusqu'à 23 h.

Fr. 17.50 Service compris

Connu mondialement

Ouvert tous les jours

HOTEL DE  
L'ANCRE



RESTAURANT-  
VILLE 120 places

34, rue de Lausanne, tél. (022) 32 05 40

Le bon hôtel de séjour  
et de passage au centre de Genève

## Ne pas tout savoir

Une petite phrase du président Carter, lors de l'interview qu'il a accordée à des journalistes européens à la veille du «sommet» de Londres, est peut-être passée inaperçue. «J'ai beaucoup à apprendre», disait-il. Et quelques minutes après il précisait : «J'ai beaucoup à apprendre des dirigeants de la France, de l'Allemagne, de la Grande-Bretagne...»

On peut se demander ce que donnerait une telle attitude transposée dans les mœurs politiques françaises.

L'art de convaincre un peuple consiste-t-il à prouver que tout a été prévu, que les compétences sont sans faille, que le citoyen peut dormir tranquille ? C'est en tout cas l'impression que les dirigeants politiques s'acharnent à nous donner. Serait-ce une tare, ou un aveu déshonorant pour un homme politique, de laisser apparaître qu'il a quelque chose à apprendre, donc qu'il ne sait pas tout ? S'est-on jamais renseigné sur ce que pensent vraiment les citoyens du comportement éternellement rassurant de leurs dirigeants ?

## Téléspectateurs !

ne manquez pas l'émission

## TRIBUNE LIBRE

consacrée au

## RÉARMEMENT MORAL

sur FR3

le vendredi 24 juin  
de 19 h. 40 à 19 h. 55

(heure française)

Il n'y aura pas de changement véritable de la France sans un changement des Français. C'est à cette prise de conscience qu'un inspecteur de l'enseignement, une mère de famille et deux représentants de la jeune génération appellent leurs compatriotes... et tous ceux en dehors des frontières, qui captent FR3. Des convictions qui viennent du fond du cœur, des expériences vécues.



Maintenant que les instituts de sondage fouinent dans le secret des cœurs, ils feraient bien de poser cette question-là à leur clientèle. Les états-majors politiques pourraient être étonnés du résultat. Et ils repenseraient peut-être leur image de marque à l'approche des élections.

## La Suisse et l'argent

Les événements qui se sont produits dans des établissements financiers de Zurich et Genève secouent profondément le peuple suisse. Ils mettent en lumière ce que l'on a toujours su, souvent dit, mais sans doute pas suffisamment médité : à savoir que l'argent, comme le pouvoir, corrompt facilement.

Dans le cas du Crédit suisse, si les dirigeants de sa filiale tessinoise ont pu agir comme ils l'ont fait, c'est qu'on a dû tolérer en haut lieu, sous prétexte que l'argent entraînait dans les caisses, ce que l'on aurait dû réprouver. Et c'est bien cela qui est grave.

Nicolas de Fluë, le saint de Suisse centrale qui vivait au XV<sup>e</sup> siècle, était

déjà parti en guerre contre l'esprit de convoitise de ses compatriotes en les mettant en garde d'y succomber, car il y voyait l'un des grands dangers pesant sur l'avenir de son petit pays.

Aujourd'hui la Suisse, dont la puissance financière est hors de proportion avec son territoire et sa population, se doit d'être absolument stricte dans ses méthodes bancaires. Elle doit veiller à sa réputation qui tient tant à l'honnêteté des hommes qu'aux objectifs qu'ils poursuivent. A quoi sert-il de disposer d'un appareil bancaire exceptionnel si des dirigeants y perdent leur âme et conscience, et parfois leur santé et leur vie ?

Frank Buchman, qui aimait les Suisses mais savait à quoi s'en tenir à leur égard, s'était écrié à Zurich en 1935 : «Je vois les hommes d'affaires suisses montrer aux responsables du commerce international que la foi en Dieu est la seule sécurité.» Propos que l'on ose à peine citer aujourd'hui, tant ils doivent avoir un goût amer pour certains ; d'autres les rejettent comme émanant d'un idéaliste impénitent.

Et si Buchman, après tout, montrait la voie à suivre ? Si ces mots pouvaient encore réveiller la conscience des Suisses — pas seulement celle des banquiers — engourdie par des années de prospérité ?

Savoir dire «non» à une affaire malhonnête parce que l'on a dit «oui» à Dieu ou à sa conscience : de tous les contrôles nécessaires, celui-ci n'est-il pas le plus sûr ?

Méridien

## A TRAVERS CHAMPS

### Un état de grâce

Comme il y a cinquante ans, on commence de nouveau à s'inquiéter en France de la baisse de la natalité, qui risque de ne plus assurer le renouvellement du tissu humain de la nation sans soulager pour autant, bien entendu, la surpopulation des pays pauvres.

Pour beaucoup de couples résolus à cultiver leur égoïsme à deux, les enfants sont des gêneurs... Et puis les facilités accordées par la loi à la contraception et à l'avortement liquident avant leur naissance une foule de bébés non désirés... que bien des foyers, stériles malgré eux, auraient tant voulu adopter.

C'est une joie de relire une lettre qui prend le contre-pied de ce courant suicidaire ! Une jeune amie, mère de

deux petites filles qu'elle élève avec tendresse, fermeté et clairvoyance, tout en exerçant au dehors sa profession de psychologue, attend une troisième naissance. Elle nous écrit : «La grossesse étant sans aucun doute un état de grâce, jamais je n'ai autant et aussi facilement travaillé. Tout se fait... et sans que les filles en pâtissent, ce qui est l'essentiel pour moi... »

Un état de grâce ? Que diront celles qui ont connu des fausses-couches, des grossesses difficiles, des mois au lit ?

Mais c'est peut-être la vie tout entière, avec ses bons et ses mauvais jours, la vie reçue, la vie donnée, que notre amie célèbre comme un état de grâce.

Ph. Schweisguth

# En direct avec les cinq continents

Des lettres, des nouvelles, des notes de voyage parvenant à la **Tribune de Caux** font apparaître des efforts convergents et illustrent la phrase qu'aimait répéter Frank Buchman : « En temps de crise, il est une tâche prioritaire : transformer les hommes. »

## RHODÉSIE

### le préalable à une solution politique

Vue de Londres ou de Luanda, de Moscou ou de Salisbury, sa capitale, la Rhodésie se présente sous des facettes politiques bien différentes ne reflétant qu'une petite partie de la réalité.

Ces dernières années, ce sont comme deux nations — blanche et noire — qui se sont développées parallèlement.

Le contact entre les races est presque inexistant. La richesse et le pouvoir des uns font la misère et la servitude des autres, et pourtant tous aiment d'un même amour cette terre fertile avec ses grandes étendues de brousse, ses lacs, ses animaux.

Quelqu'un qui demandait : « Quels sont les faits ? » s'entendit répondre : « Les faits ne font qu'embrouiller la situation. Ce sont les sentiments qui comptent ; voilà les vrais faits. »

Dans un pays en guerre avec lui-même, les sentiments sont légion et n'épargnent personne.

Les 230 000 blancs paient un prix considérable pour préserver leur conception de la nation. Il est fréquent de rencontrer des hommes qui passent six mois par an sous les drapeaux et l'on recrute maintenant jusqu'à l'âge de cinquante ans. L'industrie souffre plus du manque de cadres qui en découle que des sanctions et boycotts économiques.

Les six millions de noirs, quant à eux, se

sentent intérieurement divisés par la joie d'accéder à la liberté et la peur d'un avenir qui se pourrait chaotique.

Le 24 septembre 1976, en acceptant le principe d'un gouvernement majoritaire élu par toutes les races, le premier ministre Ian Smith a sans doute prononcé le discours le plus décisif de l'histoire récente de la Rhodésie. Il indiquait ainsi au pays une direction à suivre et un but nouveau à atteindre qui, au-delà de l'échec de la conférence de Genève, demeurent valables.

Dans cette situation complexe, l'espoir d'une transition pacifique n'est réaliste que s'il y a un changement d'attitudes, de part et d'autre. Cette évidence commence à s'imposer, mais il y a encore un long chemin à parcourir.

Dans un article paru le mois dernier, le *Rhodesian Herald* relatait un exemple saisissant de ce genre de changement. Sir Cyril Hatty, ancien ministre des finances, parlait devant un grand auditoire multi-racial des excuses qu'il avait faites à Herbert Chitepo, un influent leader nationaliste africain en exil, pour la manière dont ce dernier avait été traité par les blancs.

Il lut la réponse que Chitepo lui avait envoyée, quelques jours seulement avant d'être assassiné. L'auditoire en fut très ému et cela fit dire à une jeune nationaliste, dont le mari est en détention depuis cinq ans : « De telles excuses comblent le fossé de la méfiance. »

Enfin, lors de sa récente visite en Rhodésie, le Dr David Owen, ministre des Affaires étrangères de Grande-Bretagne, fit preuve de franchise et d'humilité quant aux erreurs passées de son pays. Son attitude a ouvert les cœurs des Rhodésiens, si susceptibles à

tout ce qui vient des anciens « maîtres », et a redonné l'espoir qu'une solution politique équitable pour tous était possible malgré tout.

Cependant, quelles que soient les solutions politiques, la tâche de forger de nouvelles attitudes demeure essentielle. Sinon, l'opprimé d'aujourd'hui deviendra l'oppressé de demain.

J.-M. Duckert

## NEW YORK

### la dimension spirituelle

Au cœur de Manhattan, en plein centre de New York, une étroite maison de quatre étages et de style londonien, tel est le nouveau foyer dont l'ouverture marque une étape nouvelle pour le Réarmement moral aux Etats-Unis. On ne pouvait imaginer meilleur emplacement, à moins d'une demi-heure de tout ce qui compte dans une des villes du monde les plus passionnantes. Une maison qui se veut germe d'unité, à mi-chemin entre le tout nouveau gratte-ciel du World Trade Center (hauteur : 450 m) et les rues souvent délabrées de Harlem, entre le Central Park fleuri et la ruche bourdonnante des Nations Unies. De même qu'à New York l'étranger se sent vite à l'aise, de même dans ce foyer chacun, d'où qu'il vienne, trouve sa place et participe à l'œuvre commune.

Un jour, c'est Alfred Small, délégué du Syndicat des dockers de Brooklyn, le port de New York, qui vient conférer, accompagné d'un autre docker noir ; un autre jour ce sont des réfugiés vietnamiens, des hommes d'affaires canadiens, un écrivain anglais, un haut fonctionnaire des Nations Unies, un homme politique indien, des nationalistes rhodésiens, des Blancs d'Afrique du Sud, sans oublier les Américains venus des plus lointains Etats de la Fédération.

Tandis que le président Carter veut redonner à la politique des Etats-Unis une base morale et chrétienne, on trouve aussi un peu partout dans le pays des hommes qui se battent pour que simples citoyens et dirigeants vivent dans le concret les principes qu'ils professent.

C'est le cas de cet ancien transitaire de Baltimore qui se plaignait, il y a deux ans, que le Réarmement moral ne faisait rien pour les syndicats américains. Il a décidé alors qu'il serait lui-même responsable d'apporter un élément neuf dans ce secteur. Il

est maintenant l'ami intime et le conseiller de responsables ouvriers dans les ports de New York et de Baltimore.

Les uns agissent dans le corps enseignant, d'autres dans le monde diplomatique. Un postier noir et sa femme, parents de huit enfants, convainquent des familles blanches de rester dans leur quartier malgré l'augmentation de la population noire, apportant ainsi une réponse vivante à l'un des graves problèmes du pays.

Dans le grand palais des Nations Unies, à deux pas de la salle de l'Assemblée générale, une pièce toute simple est consacrée à la méditation. Il fait bon entrer, se recueillir et prier dans ce lieu privilégié ouvert aux hommes de toutes religions avec, pour tout symbole, un autel de pierre qu'éclaire un rayon de lumière. « Au cœur de notre être, en chacun de nous, il est une zone de paix enveloppée de silence », disait Dag Hammarskjöld, lors de l'inauguration.

Il est encourageant, en ce début de 1977, de rencontrer dans cette grande organisation que sont les Nations Unies, des hauts fonctionnaires et des diplomates convaincus que leur tâche ne fait que commencer et qu'il leur faudra aussi répondre aux besoins spirituels de l'humanité. C'est la nouvelle dimension dans laquelle ils souhaitent entraîner les Nations Unies, selon un vœu déjà exprimé par l'ancien Secrétaire général U Thant. Ils ont la foi et sont assez humbles pour demander l'aide de tous : la vôtre et la nôtre.

*Michel Koechlin.*



Le Palais des Nations Unies à New York. La nouvelle maison du Réarmement moral, située non loin, se trouve à proximité de tout ce qui compte dans la métropole américaine.

## JAPON

### resserrer les liens avec l'Europe

Au moment où les problèmes de la concurrence économique entre le Japon et les pays européens apparaissent comme le symbole des divisions du monde industriel, il faut saluer l'initiative qu'a prise un groupe éminent de responsables de la vie économique japonaise. Ceux-ci ont en effet organisé à Tokyo, du 20 au 23 mai, des journées de réflexion sur les deux thèmes suivants : la responsabilité de l'industrie dans les rapports nouveaux à créer entre les hémisphères nord et sud, et la nécessité de trouver de nouvelles bases de coopération entre l'industrie, le syndicalisme et les pouvoirs publics.

Le comité d'invitation comprend notamment le président de la Fédération des organisations économiques du Japon, le président des Chemins de fer nippons, le président de la Fédération des ouvriers de la sidérurgie et celui de la Fédération des ouvriers des chantiers navals. Une dizaine d'industriels européens familiers des rencontres de Caux ont répondu à l'invitation des Japonais et sont partis pour Tokyo. Parmi eux se trouvent un industriel, un député et un responsable syndical allemands.

Dans leur invitation, les porte-parole du comité japonais écrivent : « Nous éprouvons

la nécessité de resserrer des liens de compréhension avec le reste du monde afin de mieux découvrir le rôle que le Japon doit jouer. »

Les participants européens à la réunion de Tokyo emportent avec eux un message qui a été rédigé par un groupe d'industriels et d'hommes d'affaires réunis les 7 et 8 mai à la maison du Réarmement moral en France, à Boulogne-sur-Seine. Ils y déclarent leur volonté d'aborder les points de conflit entre le Japon et l'Europe en essayant de comprendre les problèmes tels qu'ils sont vus de l'autre bord.

Lors de la rencontre de Boulogne, un déjeuner de 60 couverts a permis aux hommes d'affaires réunis de prendre contact avec des personnalités françaises de la vie politique, de l'industrie et du barreau. Il a été annoncé que parmi les personnalités qui feraient un exposé à la conférence industrielle de Caux se trouvait le Dr E. F. Schumacher, l'auteur du best-seller anglais *Small is beautiful*, réflexion perspicace sur l'évolution de l'économie.

## LORRAINE

### écoute et concertation

« Thionville doit vivre. » Un voyageur débarquant du train ou arrivant par la route est accueilli par ces mots dans la « métropole du fer ». Ils traduisent à la fois l'anxiété et la volonté d'une population pour laquelle les mesures annoncées par USINOR (fermeture d'installations sidérurgiques et suppression de 3000 emplois en deux ans) sont un catalyseur dans la lutte pour l'emploi dans cette région de Lorraine dont il a été question dans le numéro d'avril de la *Tribune de Caux*.

Depuis la parution de cet article, rien de fondamental n'a été remis en cause dans le plan patronal de suppression d'emplois, malgré quelques retouches imposées par le gouvernement. Les négociations entre le patronat et les syndicats ne visent que les modalités des licenciements. Quant à l'avenir économique de la région, tout ou presque reste à faire. La suggestion que l'industrie automobile vienne créer des emplois fait sourire certains, car on est déjà doté d'une usine importante (Citroën) et une autre va s'implanter (Saviem). Est-ce qu'on va remplacer une mono-industrie par une autre ? Mais le problème est ardu, chacun le sent bien.

« L'homme ne doit pas être considéré comme un simple facteur économique parmi d'autres, négligeable et méprisé, a affirmé dans une résolution l'Association des maires des arrondissements de Thionville, mais l'économie doit être faite pour le service de l'homme, pour son épanouissement tant moral que matériel. »

Outre les motions et protestations écrites que la presse publie chaque jour, des manifestations d'une grande ampleur ont eu lieu. A Thionville, celle du 14 avril rassemblait 15 000 personnes, hommes, femmes et enfants. Puis la marche sur Paris de 15 000 mineurs et sidérurgistes avec leurs élus. Ce sont des avertissements, entend-on dire. En parlant avec un des responsables syndicaux, nous avons saisi la qualité de caractère qu'il faut pour maintenir, dans un climat tendu, chacun devant ses responsabilités afin d'éviter tout acte malheureux, discréditant les familles et la région. Il faut prendre le temps d'écouter les gens chez eux pour comprendre les causes de leurs réactions. Une mère de famille nous a dit : « Voyez-vous, nous en avons assez. C'est comme si la Lorraine était toujours la première à payer la facture des situations difficiles. »

Tout le monde parle de la nécessité d'une « concertation entre les parties intéressées ». Mais qui doit commencer ? Le poids du climat politique et idéologique français, aux dires de plusieurs hommes tant de gauche que de droite, pèse plus lourd que la mobilisation des énergies au-delà des échéances électorales. Deux maires de communes, l'un socialiste, l'autre de droite, nous ont dit combien ils sentaient peu, autour d'eux, cette volonté de concertation industrielle évoquée dans l'article de la *Tribune de Caux*. Un autre maire nous écrit qu'en lisant cet article, il a pris connaissance « d'un aspect nouveau de cet important problème ». Un sénateur

souligne : « Sa lecture m'a permis d'affiner la préparation de mon intervention au Sénat. » Verra-t-on, à travers cette crise, « un sursaut fraternel et communautaire », comme l'exprime l'évêque de Metz, créer un lien d'unité entre tous ?

Ces réflexions faites au fil des jours sont peut-être un peu décousues. Elles reflètent le climat d'une région en pleine mutation politique et économique. Avec quelques personnes, nous allons continuer de chercher, jour après jour, notre part de responsabilité pour aider à créer les conditions d'un dialogue né d'un esprit réconciliant et confiant.

*Charles Danguy.*

## BRÉSIL

### une initiative de syndicalistes et d'industriels

Quelque 250 personnes ont participé au symposium industriel qui a eu lieu à Petropolis, au Brésil, du 20 au 24 avril. Les syndicalistes qui en avaient pris l'initiative avaient convaincu un certain nombre d'employeurs d'assister à ces journées et de se joindre à leur combat « pour la reconstruction de la société brésilienne ».

Une participante suisse, à son retour, nous a dit l'impression que lui avaient faite ces journées marquées par une très grande profondeur de pensée. Durant les deux premiers jours, de nombreux orateurs présentèrent un diagnostic pénétrant de la situation du Brésil et de ses besoins. Le troisième jour, ce sont les femmes qui animèrent la réunion plénière, y apportant une nouvelle note :

celle des transformations qui peuvent commencer dans les familles — indépendamment du régime politique en vigueur — et permettent ainsi à chacun d'agir dans le concret.

Autre élément frappant selon notre correspondante : la référence répétée à l'*ora tranquilla*, le moment de silence devant Dieu ou devant sa conscience, qui permit à plus d'un participant, arrivé accablé par l'ampleur des problèmes à résoudre, personnels ou nationaux, de reprendre pied et de percevoir les étapes à franchir pour surmonter les obstacles. Des visages fermés s'ouvraient, des cœurs brisés reprenaient courage.

Parmi les participants, on notait le sénateur Jarbas Passarinho, ancien ministre du



**Au séminaire de Petropolis, au Brésil, M. Frederik Philips, l'industriel hollandais, prend la parole lors du dîner d'ouverture. Au premier plan, les deux animateurs de la rencontre : l'industriel Guilherme Borghoff (à gauche) et le syndicaliste Herondines Saraiva de Carvalho, tous deux de Rio de Janeiro.**

## « Captifs et pourtant libres »

### Lettre d'Italie

La rédaction de la *Tribune de Caux* a reçu d'Italie la lettre suivante. Celle-ci ne peut manquer de frapper par sa profondeur et l'actualité de son message dans les circonstances que traverse le pays dont elle est originaire.

*J'ai eu l'occasion de lire les articles parus dans les numéros de février et mars 1977 de votre revue avec le titre Captifs et pourtant libres, par Mihajlo Mihajlov.*

*Ayant eu entre temps une expérience pareille parce que je suis resté*

*emprisonné pendant plus de 80 jours par une organisation de gauchistes, prison très sévère parce que j'ai été enchaîné et avec les yeux bandés pendant tout ce temps, je désire témoigner que ce qui est écrit dans les susdits articles est vrai et je l'ai expérimenté dans tous les détails.*

*Seules la vie intérieure et la force morale m'ont aidé à triompher d'une épreuve physique exceptionnellement dure.*

Piero Costa

Travail et de l'Education, le sénateur Benjamin Farah, vice-président du Sénat et l'une des figures de l'opposition brésilienne.

Des industriels, commerçants et syndicalistes étaient venus du Portugal, de France, des Pays-Bas, de Suisse, de Grande-Bretagne et des Etats-Unis pour épauler leurs amis brésiliens.

Un des participants français, M. Jean Ferré, de Pontchâteau, nous a déclaré à son retour : « Je suis frappé par la détermination des syndicalistes brésiliens que j'ai rencontrés au symposium. Je suis également impressionné du naturel avec lequel ces hommes, comme les industriels présents, parlent de leur recherche de la volonté divine pour leur pays. Et ils sont d'une grande sincérité. Certainement cette rencontre aura des suites. »

## LISBONNE

### le Portugal n'a pas fini de nous étonner

Avec peu de moyens, les Portugais semblent capables de réussir l'impossible. Leur passé sur les mers l'atteste. Aujourd'hui, le redressement économique exigera la volonté de réussir lorsque les vents sont contraires. Or, on constate cette qualité d'audace chez de nombreux Portugais et notamment parmi ceux qui se réclament de l'esprit du Réarmement moral.

Le gouvernement — qui l'en blâmerait ? — assailli par les difficultés aiguës du moment : marasme de la production, manque de devises, inflation, chômage, problèmes de réfugiés d'Angola et du Mozambique, est tout naturellement porté à fermer son horizon, à se limiter au débat intérieur. On dit même que le ministère de l'Agriculture de Lisbonne — sectarisme ou bureaucratie ? — a tout fait pour décourager les porte-parole de la Fédération européenne des Exploitants agricoles de venir participer à la réunion des cultivateurs portugais qui vient d'avoir lieu dans le nord du pays.

Mais l'instinct national va en sens inverse : le Portugais aime tendre la main à l'extérieur, accueillir chaleureusement les expériences des autres, continuer à exporter sa foi et ses hommes. Dans le cas du rassemblement agricole mentionné plus haut, la présence et les paroles de l'exploitant agricole français représentant les fermiers européens a si bien répondu à l'attente des agriculteurs qu'il a été acclamé et que ses auditeurs y ont puisé un courage bien nécessaire.

C'est dans cet esprit aussi que le Portugal avait été représenté à Caux en août dernier à la « Conférence méditerranéenne » par 30 personnes. La réunion du Réarmement moral à laquelle nous avons assisté à Coimbra les 16 et 17 avril avait, elle aussi, un caractère particulier. Les quarante personnes réunies, de formation fort diverse, riches de talents variés mais sans grands titres et sans grands moyens, se mesuraient avec les besoins de la nation et se préparaient à faire face ensemble à une tâche surhumaine.

Au premier plan de leurs préoccupations, le fait que la production industrielle reste au plus bas depuis trois ans. Toutes les entreprises sont dans une situation précaire : il n'y a pas encore de lois ou de conventions pour régler les rapports du travail. Lorsque les salariés et le directeur d'une société pu-

Le Portugal, un pays partagé entre ses problèmes intérieurs et le désir de s'ouvrir au monde. Notre photo : un dimanche de fête à Seixas, dans le nord du pays.



Suzanne Hill - Camera Press

blique ou privée observent une certaine règle du jeu, l'entreprise tourne. Que reviennent les démons familiers de l'inflation verbale, la méfiance, l'intimidation et la surenchère, alors, c'est le blocage.

On s'attendrait à ce que le gouvernement mette toute son autorité à obtenir un consensus général sur une législation du travail, même imparfaite. Peut-il vaincre les attermoissements des uns, les exigences des autres ? Certaines forces, il est vrai, ont intérêt à utiliser leur implantation dans les organisations syndicales pour habilement freiner la reprise économique sans avoir à se déclarer contre le gouvernement socialiste de Mario Soares. Heureusement, le chantier de réparations navales de Lisbonne (LISNAVE), grâce à sa situation géographique et son équipement moderne, ne manque pas de travail. La production agricole et forestière est aussi une ressource sûre du pays mais on devra compter en 1977 avec une diminution de la récolte de céréales, en raison à la fois des pluies diluviennes de l'automne passé et de l'agitation qui continue à sévir là où s'est mis en place un système comparable aux kolkhoses de Russie, avec les mêmes déboires.

Dans les universités, le calme est revenu et l'on travaille. Une seule faculté a connu des troubles, celle des sciences économiques de Lisbonne où des étudiants vont perdre leur année. Mais l'afflux de diplômés rapatriés d'outre-mer conjugué avec la stagnation de l'activité économique rend les jeunes inquiets pour leurs débouchés.

Aussi le ministre de l'Éducation s'efforce-t-il de faire accepter une sélection avant l'entrée à l'université. Des démagogues ne manquent pas cette belle occasion pour entretenir à leur profit l'inquiétude des étudiants et les mobiliser.

Par bonheur le bon sens portugais est rétif à se laisser embrigader.

« Nous sommes conscients du besoin que nous avons d'une discipline. Nous aimons agiter des idées plutôt que passer à la mise en pratique, nous disait un ami portugais. Le Réarmement moral, qui nous fait accepter un effort sur nous-mêmes et nous rend efficaces ensemble sans nous enrégimenter, est exactement ce qui convient au Portugal aujourd'hui. »

Maurice Nosley.

## Quand les élèves font la morale à l'inspecteur

par Philippe Lobstein

Inspecteur des écoles primaires dans une circonscription de Nantes, je suis allé, quelques jours après la rentrée, faire une visite dans un cours moyen d'enfants de dix ans, tenu par une institutrice qui était en même temps la directrice de l'école. C'était une enseignante extrêmement dévouée aux élèves. J'avais eu l'idée de commencer cette visite par un moment de silence avec les enfants sur un thème susceptible de les intéresser tous.

Avec l'accord de la directrice, je suis entré, un peu ému, dans la classe et ai dit aux élèves à peu près ceci :

« Comment être heureux à l'école ? Comment rendre les autres heureux ? »

« Nous allons faire un moment de silence et essayer d'écouter, non pas les bruits extérieurs, mais la voix intérieure qui parle au

fond de nous-mêmes et peut nous guider dans nos réponses. Nous pouvons écrire ce que nous aurons trouvé et nous le dire les uns aux autres si nous en avons envie. »

Chacun a pris une feuille de papier et est resté profondément silencieux environ dix minutes. Sur les trente élèves de la classe, plusieurs avaient eu des difficultés les années précédentes. La directrice les avait pris en charge pour les aider à progresser et soulager ses collègues.

Quand nous avons mis en commun les fruits de notre réflexion, la plupart des enfants ont dit qu'ils étaient heureux de travailler et de jouer ensemble et qu'ils trouvaient leur institutrice très gentille. Un seul, au fond de la classe, s'est mis à pleurer. La maîtresse s'est approchée de lui pour déchiffrer avec lui ce qu'il avait griffonné. Il voulait dire : « J'ai peur de l'école. Je suis malheureux parce que je ne sais pas bien lire et que les camarades se moquent de moi. »

Un nouveau silence emplit la classe. Comme pour répondre à l'appel de celui qui se sentait malheureux, une décision a été prise en groupe : « Nous ne nous moquerons plus de lui. Nous l'aiderons dans son travail. » J'ai promis aux élèves de revenir une fois par quinzaine, autant que me le permettraient mes occupations, pour poursuivre avec eux l'expérience commencée.

### Une étonnante nouvelle

La fois suivante, le petit garçon à qui nous pensions tous était malade, à l'hôpital pour quelques jours. Un de ses camarades devait aller le voir le soir même et lui apporter un message d'amitié de la classe. A mon prochain passage, les élèves m'apprennent une nouvelle étonnante : « Notre camarade lit bien ! » C'était, en un mois, un résultat qui n'avait pu être obtenu en quatre ans de scolarité. La classe considérait que c'était une victoire collective et chacun se sentait encouragé, moi le premier.

A la suite de cette expérience les enfants ont décidé de se donner des rôles de parrains et de filleuls suivant leurs affinités et

leurs besoins, les parrains devant se sentir, momentanément, responsables des progrès de leurs filleuls. Un jour, après un moment de réflexion, une petite fille s'est reproché de n'avoir pas été assez vigilante à l'égard de sa filleule ; celle-ci a fait, par la suite, des progrès spectaculaires. Des psychologues ont été intéressés par les rapports nouveaux ainsi institués dans la classe et ont constaté le rôle primordial de l'affectivité dans les progrès intellectuels des élèves. Les parents se sont réjouis du développement de la personnalité de leurs enfants.

### Une conscience exigeante

Un matin, j'ai écrit au tableau en majuscules le mot *honnêteté*. « Qu'est-ce que cela signifie pour nous ? Comment vivre selon ce critère ? » Des élèves ont cherché le sens du mot dans leur tête, d'autres dans leur dictionnaire. Ils ont écrit des préceptes généraux : être loyal ; ne pas mentir ; ne pas voler. Puis nous avons cherché en silence dans notre cœur et nous avons échangé nos expériences.

Il arrive à la directrice de devoir s'absenter de la classe quelques instants pour répondre au téléphone ou régler des questions urgentes. Pensant à cela, un élève a dit : « Ne pas faire semblant d'être sage quand elle revient, alors qu'on a fait les fous en son absence. » Nous nous sommes demandé alors comment trouver la force de suivre notre conscience quand personne n'est là pour nous surveiller. Il m'est revenu à l'esprit que, la semaine précédente, j'avais voyagé en Bretagne et qu'à un changement de train, j'avais pris un rapide avec supplément en gardant mon billet ordinaire. A la sortie, j'étais pressé, l'employé aussi, et je suis parti sans payer mon supplément. « C'est malhonnête », se sont écriés les enfants. Il fallait essayer de réparer. J'ai écrit au chef de gare pour m'excuser et lui demander combien je devais à la S.N.C.F. A ma déception et à celle de la classe, aucune réponse n'est venue. L'affaire a dû être classée. Du moins m'étais-je mis en règle avec ma conscience et celle des élèves, toujours plus fine et plus exigeante.

Au nouvel an, j'ai écrit au tableau le mot : *amour*. « Nous envoyons des vœux à ceux que nous aimons et qui nous aiment. Il est facile d'aimer ceux qui nous aiment. Mais les autres ? Pourquoi ne les aimons-nous pas ? » « Parce que nous ne les connaissons pas, parce qu'ils n'ont pas les mêmes idées que nous », a dit une petite fille.

J'ai raconté que j'avais dû, un jour, faire



Jean Suquet



des excuses à un chef de service que je n'aimais pas parce que je le trouvais injuste et tatillon. Au fond, c'était surtout mon amour-propre qui avait été blessé. Je lui ai demandé pardon pour mon ressentiment et nous sommes devenus amis. L'atmosphère de nos réunions de travail a changé.

« J'aime tout le monde, mais pas de la même manière » a écrit, un matin, une petite fille. « Peut-on aimer tout le monde ? Jusqu'où pardonner à ses ennemis ? » La veille, les élèves avaient vu, à la télévision, le meurtrier d'un enfant. « Celui qui a tué doit être tué », disaient les uns. Les autres parlaient de pardon. « Mais c'est impossible, disaient-ils, il faut avoir trop de courage. » Le lendemain nous avons appris que le meurtrier avait demandé pardon aux parents de la victime.

*Désintéressement*, voilà un mot très difficile à écrire, à comprendre et à vivre. Pourtant, des élèves ont été très inspirés par ce mot. Une petite fille s'est posé la question : « Si je demande pardon pour ma faute et que l'autre ne veut pas me pardonner, dois-je le faire quand même ? Après un silence, elle a donné la réponse : Oui, parce qu'alors je n'aurai plus le cœur lourd, je n'aurai plus peur. »

Maintenant, nous n'avons plus peur les uns des autres. Quand je quitte cette classe après un moment de recueillement suivi d'un échange, j'ai des provisions de joie et d'amitié pour toute la journée.

---

## L'essentiel est si simple

---

Nous avons raconté de belles histoires de réconciliations entre la France et l'Allemagne, l'Europe et l'Afrique et évoqué comment le changement de quelques hommes, dans le sens de l'honnêteté et de l'amour, a pu changer les rapports entre les races, les classes, les nations, en périodes de crise. Nous avons parlé de l'Irlande et du mouvement des femmes pour la paix et de la façon dont chacun, dans son entourage, peut être un artisan de paix.

Aujourd'hui, où l'école est contestée, où les Français veulent des réformes mais refusent celles qui leur sont proposées, chacun a son projet d'école et de société. Les uns attendent tout d'un nouveau régime économique et social qui reformerait le système de l'enseignement par en haut mais autrement qu'aujourd'hui. D'autres œuvrent à la base, essayant avec plus ou moins de bonheur, de distribuer autrement les pouvoirs et la parole dans la classe. Chacun soupçonne l'autre d'« illusion » ou de « mystification » pédagogique.

L'essentiel est peut-être plus simple et à la portée immédiate de chacun.

Changer l'école, c'est remettre en son centre « cette chose sacrée qu'est la conscience d'un enfant » (Jules Ferry) et son rapport avec l'absolu moral et spirituel qui lui donne son efficacité créatrice. Pouvoir de la conscience, pouvoir non-violent et libérateur, remède à tous les totalitarismes en germe dans la volonté propre de l'homme et de l'enfant.

Dans le dernier chapitre de son beau livre

*L'Enfant*, Maria Montessori nous rappelle qu'il est « nécessaire qu'un être neuf nous secoue et nous soutienne avec une énergie fraîche et vive, qui n'existe plus en nous. Il faut un être qui agisse différemment et vienne dire chaque matin : « Il y a une autre vie, que tu as oubliée. Apprends à vivre mieux. »

La réforme de l'enseignement, la réforme des enseignants, se fera avec les enfants, pour les enfants, dans le silence et la lumière du matin.

---

# Le mécanisme de l'oppression

## Réflexions d'un Suédois

Une de mes amies, qui vient de prendre sa retraite, déclare être affligée d'un manque croissant de mémoire. « Je ne me souviens pratiquement de rien, mais curieusement je n'oublie jamais le mal qu'on me fait. »

Le même phénomène se passe en moi, mais un peu différemment : il m'est tout à fait possible d'oublier sans aucune difficulté que je blesse les autres en faisant fi de leurs convictions et de leurs sentiments les plus sincères ; par contre je n'oublie jamais ceux qui m'ont blessé. Les rares fois où les gens sont assez francs pour me dire que mon attitude les a heurtés, je prends toujours un air surpris : « Je ne me souviens pas de cet incident. Me suis-je vraiment si mal conduit envers vous ? »

Il ne suffit pas pour expliquer mon comportement d'invoquer ma seule mémoire défaillante. Il doit se cacher en moi un oppresseur qui a la faculté d'écraser autrui de façon quasi automatique.

Devant ces constatations, j'en viens à me demander ce qui fait de quelqu'un un oppresseur et quel est le mécanisme de l'oppression.

Dans mon pays, la Suède, qui fait partie du groupe des nations riches qui se sont développées en grande partie grâce aux matières premières et à la main-d'œuvre bon marché des pays du tiers monde, nous trouvons tout naturel de diriger les autres plutôt que d'obéir et de nous soumettre à eux. Ainsi, les réflexions qui suivent concernent-elles peut-être autant ceux dont le caractère ressemble au mien que les nations qui ressemblent à la mienne.

1) L'oppresseur est rarement conscient du fait qu'il opprime autrui. Cela se comprend sans peine : la botte qui vous écrase fait mal ; mais en dominant autrui, vous détruisez votre propre conscience et votre souci des autres. Vous trouvez alors agréable et naturel de les piétiner.

2) L'oppresseur, lorsqu'il sait qu'il opprime,

justifie parfois son action : il agit pour le bien de ceux qu'il domine. Récemment, à la télévision, un oppresseur déclarait que chez lui la dictature existe pour le bien des pauvres ; mais ces derniers n'ont jamais le droit de s'exprimer sur le genre de vie qu'ils souhaitent. Chaque fois que, afin de justifier mes actes, je dis agir pour le bien d'autrui, j'ai intérêt à faire un examen sérieux de mes vraies intentions. L'oppresseur que je porte en moi montrerait-il son hideux visage sous un masque agréable ?

3) Faire face à la tentation que l'on a en soi d'opprimer autrui n'est pas chose facile ; il est plus aisé à l'opprimé de regarder en face sa tentation de haïr et de devenir amer. Au moindre incident la haine et l'amertume montent comme de la lave en fusion. En général, celui qui connaît cette tentation, de même que son entourage, s'en rend parfaitement compte. La tentation d'opprimer autrui se greffe sur le caractère d'un individu, et cette façon d'agir devient normale et machinale. Les Britanniques ont une longue histoire d'oppression coloniale alliée à une bonne connaissance de leur caractère : ils parlent parfois de leur « attitude de supériorité naturelle ». On a cette attitude sans faire d'effort particulier. Lorsque quelqu'un a cette opinion de lui-même, il y a tout à faire pour l'amener à se voir tel que les autres le voient.

4) L'oppresseur prend la place de Dieu. Ceux qui ne croient pas en Dieu diront qu'il prend la place de la conscience. Il aime être entouré de nombreuses répliques de lui-même qui l'encensent comme un Dieu, exécutant ses ordres même si cela les oblige à torturer ou à tuer des innocents. « La seule conscience que je connaisse s'appelle Adolf Hitler », disait Herman Göring.

Quand des gens se mettent à écouter la voix de leur conscience, et rendent hommage à Dieu plutôt qu'aux hommes, la dictature est en péril et la démocratie prend vie.

Bror Jonzon



The Fire : la preuve par la négative. De gauche à droite : Shirley Anne Field, Annie Ross, John Justin et Robert Grange.

Eliot, et les spectacles de patronage, bric à brac, souvent miteux, de la pensée religieuse. Depuis peu a surgi un troisième genre, les spectaculaires « rock musicals » où le Christ, clown ou acrobate, fait ses apparitions dans des décors délirants, le micro au poignet, baignant dans une « sono » tonitruante.

Les trois pièces montées au Westminster, fort différentes les unes des autres, ont en commun la simplicité et l'authentique émotion.

Hugh Steadman Williams, dans *Fire (Le Feu)*, prend le parti du réalisme. Son héros, Max Ralston, un auteur à succès, découvre la foi et tente de la vivre, tant bien que mal, dans son propre milieu et face à son épouse dont l'ambition n'a que faire d'un mari vertueux. L'intérêt de la pièce est qu'elle nous apporte la preuve par la négative : au lieu de nous montrer le pieux rayonnement de l'homme de Dieu parmi ses pairs, elle nous présente — c'est la scène la plus forte — l'homme au moment où, précisément, il a trahi son idéal. Face à son meilleur ami, un réalisateur de film, qui vient de se découvrir un cancer et lui demande son aide, Ralston bafouille, louvoie, tente de se rattraper, poursuivant la mort dans l'âme sa misérable comédie jusqu'au bout. Ou, du moins, jusqu'au dernier sursaut de franchise, qui le ramènera à la vie. « *Fire*, écrit *The Stage*, journal théâtral londonien, revêt une certaine importance : pour autant que notre mémoire d'habitué du spectacle est fidèle, c'est la première pièce chrétienne qui applique la foi à une situation contemporaine, qui ne se dérobe pas devant le gros mot de circonstance, qui reconnaît l'existence de la sexualité physique et rappelle que le vrai

## Théâtre et foi

une expérience  
concluante  
sur une scène  
londonienne

Pendant les mois de mars et d'avril, une série de trois pièces engagées d'inspiration chrétienne a été mise au programme d'un théâtre londonien. Ce fait ne devrait pas étonner, surtout dans un pays aussi empreint d'esprit religieux que la Grande-Bretagne. Mais à notre époque, et dans notre monde occidental, une telle tentative peut paraître audacieuse de la part d'un directeur de théâtre. Le journal londonien *Evening Standard* avait bien raison d'écrire en tête de sa critique de la première des pièces, *Fire* : « C'est une œuvre ouvertement chrétienne. Puisque nos scènes ont leur dose de pièces ouvertement permissives, marxistes et hostiles à

l'ordre établi, il n'y a là rien de déplacé. »

Mais qu'entend-on par pièce chrétienne ? Car on n'a guère été habitué qu'à deux extrêmes : les grands drames de la foi tels que pouvait les concevoir un Claudel ou un T. S.



One Friday : Une évocation moderne de la Passion, mise en scène avec une justesse de ton et une grande puissance dramatique.

christianisme est un dur et long combat, et non le flash aveuglant d'une révélation. »

La seconde pièce *One Friday (Un certain Vendredi)* emprunte avec justesse à tous les genres. Dans un décor tubulaire à deux étages permettant de localiser facilement les différentes scènes, un prisonnier politique, qui attend le dernier supplice, se remémore les souffrances d'un autre condamné, qui mourut un certain vendredi, deux jours avant la Pâque. La valeur dramatique du récit, où le dépouillement le dispute à la poésie, est rehaussée par des chansons plus émouvantes les unes que les autres, interprétées et mises en mouvement comme savent si bien le faire les comédiens anglais. Ceux de *One Friday*, tous jeunes, forment une équipe parfaitement homogène et semblent possédés par l'humilité du sujet qu'ils incarnent. L'auteur, le pasteur Edmund Banyard, s'est fait aider pour la musique par son fils Philip et par Kathleen Johnson. Je n'ai pu voir cette pièce qu'en répétition, mais je puis dire que jamais le récit de la Passion ne m'a autant touché et ne m'a autant révélé l'universalité de son message pour l'homme d'aujourd'hui.

---

### Un creuset...

---

*Brother Francis (Frère François)* reprend sans souci excessif de modernité les principaux épisodes de la vie du Poverello. On saura gré à Peter Alberty et William Fry d'avoir donné la priorité à la dimension spirituelle en ramenant leur évocation à l'essentiel et en faisant jouer les quelque trente rôles par cinq artistes seulement. La pièce a fait une tournée importante en Angleterre avant d'être donnée au Westminster, où elle a remporté un très beau succès.

« Les saints ne se laissent pas facilement animer, a écrit le *Birmingham Post*, mais le choix des incidents et la manière dont ils sont traités rendent François à la fois crédible et humain. »

L'expérience du Théâtre Westminster valait d'être mentionnée. Elle se révèle concluante, à tous points de vue. Peut-être des directeurs de théâtre français voudront-ils se laisser tenter ? Car comme le dit l'auteur de *Fire*, « le théâtre n'est pas une chaire d'où l'on délivre des sermons ; les pièces ne sont pas des pamphlets de propagande ; mais le théâtre est un creuset dans lequel les expériences les plus profondes de la vie humaine peuvent être affinées et transmises. La réalité de l'expérience chrétienne, présentée de la bonne façon, a sa place sur la scène ».

Jean-Jacques Odier.

## « Le Défi féminin » : seconde édition

En moins de deux mois, le premier tirage du livre de Claire Evans-Weiss, *Le Défi féminin*, a été pratiquement épuisé. Une deuxième édition est en cours, qui doit sortir de presse le 10 juin.

Lors du lancement du livre en Suisse, qui a eu lieu à Lausanne le 5 mai, plus de cent personnes se pressaient dans les salons de la Maison de la femme pour assister à la présentation de l'ouvrage par quelques-unes des amies de l'auteur.

« Ce livre m'aide dans la vie de tous les jours, a déclaré l'une d'elles. Confrontée à des difficultés ou à des contrariétés, je me disais toujours : quelle tuile ! Claire Evans, elle, à qui les épreuves n'ont pas été épargnées, les appelle des « cadeaux d'ombre », qu'il faut accepter, comme ces « cadeaux de lumière » qu'on trouve si naturels. Cela m'a donné une toute nouvelle optique. »

Pour une autre participante, M<sup>me</sup> Hélène Guisan, l'ouvrage de Claire Evans-Weiss a le mérite de sortir du dilemme : femme au foyer ou femme au travail, pour proposer une autre alternative.

### « Les vrais pouvoirs appartiennent aux femmes »

D'autre part, nous reproduisons ci-dessous un article sur *Le Défi féminin* qui a paru dans le quotidien de Metz *Le Républicain lorrain* sous la signature de Gisèle Haupric :

*Quand un promeneur, sur une berge, voit l'eau atteindre la cote d'alerte, que fait-il ? Il s'époumone afin de signaler le danger. A un moment très précis de son existence, Claire Evans-Weiss a eu l'impression d'être ce passant et d'avoir à prévenir ses contemporains du courant dévastateur qui les menace. Cela nous vaut la parution d'un petit livre d'une extrême densité (...)*

Le Défi féminin peut donc être considéré comme le testament spirituel de Claire Evans-Weiss. Nièce de Louise Weiss, journaliste et femme de lettres mondialement connue, cette militante du réarmement moral, fière de ses origines lotharingiennes, s'est intéressée très tôt à la cause de l'émancipation féminine.

Mais pour elle, émancipation féminine n'a jamais été synonyme de conflit des sexes, bien au contraire. Son seul but a été de valoriser la spécificité féminine. « Il appartient aux hommes d'agir, aux femmes d'être... », il faut que l'action des hommes

trouve ses racines dans le cœur des femmes. Mais pour que l'action soit bonne, il faut que les racines plongent dans un sol nourricier pur et riche. Il suffit que la femme s'améliore pour que le monde se transforme.

Le défi féminin lancé par Claire Evans-Weiss peut donc se résumer ainsi : c'est vous, femmes, qui détenez les vrais pouvoirs, puisque c'est vous qui, par votre richesse ou votre pauvreté d'âme, orientez les actions des hommes.

Quelle responsabilité et quelle exaltation si l'on veut bien souscrire à cette théorie, mais quelle inquiétude aussi si l'on sait en quelle estime sont tenues actuellement les valeurs morales traditionnelles ! Comment en sommes-nous arrivés là, se demande Claire Evans-Weiss dans un premier temps ? En raison d'une superstition des temps modernes, celle que répandent les esprits scientifiques. Selon eux, ce qui ne se mesure pas, n'est pas. Tout se passe comme si les savants favorisaient l'analphabétisation morale. Autrefois, des poteaux indicateurs signalaient la voie à suivre. Celui qui voulait marcher droit n'avait qu'à suivre les indications. Depuis, les poteaux ont disparu et du même coup, la notion du bien et du mal.

Alors que faire ? C'est auprès de Frank Buchman, le fondateur du Réarmement moral que Claire Evans-Weiss a trouvé un élément de réponse. Pour lui, le changement de la nature humaine était à la racine de toute solution véritable.

Par extrapolation, l'auteur du Défi féminin conclut que le rôle confié aux femmes par la nature même, ainsi qu'en témoignent les biologistes, les destine à être celles qui provoqueront ce changement de la nature humaine.

Je ne sais pas ce que penseront certaines responsables de mouvements féministes de ce pouvoir reconnu aux femmes et si elles sont prêtes à admettre qu'une certaine rigueur dans le mode de vie et dans le mode de pensée peut valoir à l'humanité entière une vie plus heureuse et plus épanouie, mais que risque-t-on à essayer ? Si l'on veut bien suivre jusqu'au bout les raisonnements de Claire Evans-Weiss, on s'aperçoit que ces libertés pour lesquelles se battent les militantes féministes : la contraception, l'interruption de grossesse, l'épanouissement dans le travail salarié, ne sont que des leurres. La vraie liberté c'est autre chose et le défi lancé par Claire Evans-Weiss, c'est aussi d'avoir osé aller à contre-courant des théories actuelles.

## Les défis du futur \*

par René Lejeune

Les ouvrages collectifs ne sont pas nécessairement substantiels. Ni surtout homogènes. En voici pourtant un qui est nourri de pensée raisonnable, prospective, audacieuse, sans qu'il ait toutefois pu parvenir à la cohésion interne qui fait les œuvres fortes. Par contre, on perçoit, tout au long de pages souvent denses, une admirable convergence des positions et des propositions des auteurs. Et une inquiétude commune pour l'avenir.

C'est que l'avenir s'ouvre béant sous les pas de l'humanité. Et tous ceux qui se sont exprimés dans ce livre portent en eux ce souci, avec le ferme propos « de rester fidèle à la part de vérité que chacun ressent en soi », comme il est dit dans la préface par André Diligent. Celui-ci livre ses réflexions d'homme politique et d'avocat pour qui une longue pratique faite — comme dans toute activité humaine — de contraintes et de compromis, n'a pas érodé l'idéal chrétien sous-jacent. Il conteste le tronçonnement de la vie de l'homme moderne en tranches stérilisantes: « Dans la première il apprend sans « travailler », dans la seconde il travaille sans apprendre, dans la troisième il attend la mort. » Et il indique quelques pistes susceptibles d'introduire un peu de compassion et de tendresse dans la vie des hommes au sein de leur cité.

A l'émouvant plaidoyer d'André Diligent en succède un autre, aussi ardent, mais d'un feu contenu par l'objet même de la réflexion: le fonctionnement de l'Etat français. Le système constitutionnel actuel, fait sur mesure en 1958, est hybride et même violeur de la lettre. Paul Coste-Floret, éminent spécialiste de droit constitutionnel, esquisse un authentique régime présidentiel, « à la française ». Pour éviter que le législatif et l'exécutif ne se heurtent, il propose de très habiles « passerelles » propres à amener tout naturellement les deux pouvoirs à une coopération à la fois organique et impérieuse. Solution à retenir dans la perspective des affrontements sans doute proches entre l'Elysée et l'Assemblée nationale.

C'est la partie intitulée « nouvelle croissance » qui est la plus ferme dans ses posi-

tions et la plus fragile dans ses propositions. Philippe Saint-Marc, l'auteur de l'ouvrage fameux *Socialisation de la Nature* plaide pour une nouvelle croissance économe à double finalité: sauvegarder l'homme et ménager la Terre. La croissance « matérialiste » des trente dernières années, génitrice d'activisme et d'insatisfaction latente, dilapide, pollue, détruit. Elle est devenue une machine à fabriquer des déchets, y compris des déchets humains, témoin la « tuerie routière » permanente qui a coûté, en une génération, plus de 300 000 morts et plus de 6 millions de blessés. A cette hécatombe s'ajoutent les affections cardio-vasculaires, cardiaques et tumorales, rançon d'un mode de vie souvent aberrant et stressant, qui opèrent de gigantesques saignées et sont bien plus meurtrières que les épidémies de jadis.

Jusqu'au coup de tonnerre de 1973, les nations industrialisées ont vécu en enfants prodiges, ivres de la puissance technique, pillant la terre sans souci de l'avenir alors que l'énergie n'est pas illimitée, que certaines matières premières s'épuisent et que les espaces vierges se rétrécissent. La corne d'abondance se tarit peu à peu. Prévenir les nuisances, assurer les équilibres de vie, les rétablir au besoin dans les différents règnes de la nature, tout le monde s'entend sur ces principes d'une croissance qui serait « humaniste » et qualitative. Tous butent sur son contenu concret. Yves Laulan exprime même un certain scepticisme à l'égard de la « tentation aristocratique » d'une société tout orientée par l'écologie. Il n'en est pas de même de Jean-Marie Pelt, directeur de l'Institut Européen d'Ecologie, qui se réjouit de constater que « le temps des incertitudes » est venu après l'euphorie expansionniste. Il faut, dit-il, déconnecter la notion de progrès de celle d'une croissance purement économique, et cesser d'indexer la justice sociale à l'expansion. Ce système est en faillite. Notre époque crépusculaire idolâtre le gigantisme et l'agressivité. Marx a su génialement « politiser la nature » en transférant la notion de conflit du monde biologique aux sociétés humaines. Il faut démystifier Marx et réinterpréter la société à la lumière de la nature. « Naturaliser la politique » et « renaturer l'homme ».

Où en sera-t-on capable? L'Amérique, l'URSS, la Chine le pourront-elles? On peut en douter. Par contre, l'Europe, berceau de l'ordre intellectuel, juridique et technologique, terre prophétique qui a redistribué au monde les eaux vives du Sinaï et des Béatitudes, pourrait être capable d'ouvrir le chantier du futur, d'inventer littéralement l'avenir. L'Europe a nourri l'humanité à la table royale de sa haute civilisation deux fois millénaire. Qu'elle se revête une fois encore des somptueuses parures que lui lègue le passé, et qu'elle se mette en marche — communauté unie et inspirée par un grand dessein nouveau — à la conquête du futur. Mais plus pour dominer, pour désormais servir! L'Europe unifiée sera servante. André Diligent m'avait demandé d'écrire le chapitre sur l'Europe, je l'ai fait comme on lance une charge, avec passion et lucidité. Parce que j'y crois, et qu'en dehors de l'Europe je ne vois plus guère où les terribles défis du futur pourraient être affrontés avec autant de bonne fortune que sur ces vieilles terres toutes pétries de valeurs fondamentales capables de modeler un monde meilleur.

« Plus est en vous » dit la devise de la Maison de Bruges. Et plus aussi en Europe. Ce livre en témoigne.



Toujours près de vous.  
Même à l'étranger!

winterthur  
assurances

« Winterthur »  
Société Suisse d'Assurances  
General Guisan-Strasse 40  
8401 Winterthur

\* Les Défis du Futur, ouvrage collectif dirigé par André Diligent. 290 p., Fayard, Paris 1977.

## Quand un journaliste se change en planteur de thé

Vijitha Yapa



Weeks

**Celui qui est conséquent avec lui-même et va au bout de ses convictions voit parfois se concrétiser autour de lui des rêves apparemment irréalisables. C'est ce qui est arrivé à Vijitha Yapa, un jeune journaliste de Sri Lanka (l'ancien Ceylan), et qu'il relate dans le récit qui suit.**

Je pouvais à peine reconnaître ma mère : elle avait maigri, son visage s'était marqué de rides, ses cheveux avaient blanchi. Je ne l'avais pas vue depuis des années. De toute évidence, elle avait manqué de bonne nourriture. Elle était depuis trois mois à l'hôpital, son faible organisme n'ayant pas résisté au dur travail qu'elle avait dû fournir.

Nous étions en octobre 1975. Après dix années passées à l'étranger, où j'avais travaillé avec le Réarmement moral, je revenais à Sri Lanka. L'opulent jardin de mon enfance était devenu un amas de broussailles. Alors qu'autrefois l'on venait de tout le voisinage pour admirer nos fleurs, celles-ci étaient maintenant l'exception. Notre maison n'avait pas reçu une seule couche de peinture depuis treize ans ; la mousse verte des murs avait noirci, le toit fuyait — je découvris même qu'il s'était partiellement effondré et que heureusement personne n'avait été blessé.

Notre plantation était réduite à 50 acres<sup>1</sup>, une partie ayant été réquisitionnée par le gouvernement, une autre ayant été vendue pour payer des dettes. Une lourde hypothèque pesait sur le reste. Deux de mes frères étaient au chômage ; une de mes sœurs n'était pas encore mariée. En désespoir de cause, mon père avait quitté la maison et travaillait à deux cents kilomètres de là, comme ouvrier agricole, sur les terres de quelqu'un d'autre.

Je ne me gênais pas pour dispenser mes conseils à droite et à gauche, jusqu'au jour où un de mes frères me dit : « Tu nous parles du Réarmement moral à longueur de journée, mais pourquoi n'essaies-tu pas d'ap-

pliquer tes belles idées ici, sur cette plantation improductive et au bord de la faillite ? » Mon frère avait fait des études en Angleterre, où certaines expériences, notamment avec des Blancs, l'avaient aigri : il s'était alors tourné vers Marx et Engels et était devenu communiste.

Le défi qu'il m'avait lancé résonna longtemps à mes oreilles. Le lendemain, alors qu'à l'affût de ma voix intérieure je réfléchissais à ces choses, il me vint l'idée de prendre en mains la plantation familiale pour une période de deux ans.

« Mais je ne connais rien à l'agriculture, me répliquai-je à moi-même. Je suis journaliste de formation. J'ignore tout de la culture du thé ou du riz. »

Cela ne servit à rien de protester ainsi. Plus je discutais avec moi-même, plus je sentais que c'était là la volonté divine. La marche à suivre me serait indiquée, pensai-je.

« D'accord, dis-je à mes frères. Je prends la plantation en mains, Mais dans deux ans ce sera votre tour. » Ils acceptèrent, pensant sans doute que je m'établirais définitivement dans la propriété. A ce moment-là, l'aide et l'amitié d'un jeune enseignant suisse de passage, Jean-Philippe Lieberherr, me furent du plus grand secours.

---

### « Apprenez-moi ce que vous savez »

---

Il fallait tout d'abord parler aux ouvriers. Ils étaient quarante. C'était la première fois qu'ils étaient réunis ainsi. « Je n'ai ni argent, ni fonds secrets, ni biens en ma possession, leur déclarais-je, j'ai donné ma vie au service des autres, pour créer une nouvelle société et refaire le monde. Je travaille à plein temps et sans salaire avec le Réarmement moral. Je m'efforce de vivre en suivant ce que me dicte ma voix intérieure et je crois que cette plantation peut être transformée. Je ne connais rien à l'agriculture et je voudrais que vous m'appreniez tout ce que vous savez. »

Je proposai ensuite que nous réfléchissions tous en silence. Au bout d'un moment, les ouvriers prirent la parole l'un après l'autre. Cela faisait trois mois qu'ils n'avaient pas reçu leur paie complète. Leurs logements étaient dans un état lamentable. S'il n'y avait pas eu un million de chômeurs dans le pays — pour une population de 13 millions — ils seraient partis depuis longtemps.

Nous décidâmes de nous mettre tous au travail pour que les choses soient différentes à l'avenir. Nous commençâmes le lendemain matin à 6 h. 30 par arracher les mauvaises herbes de la plantation, à la main, car le recours aux herbicides aurait privé les hommes d'un emploi.

La plantation était dans un état déplorable. Une végétation sauvage de plus de deux mètres de haut étouffait les plants de thé. Les cueilleurs ne voulaient plus s'engager dans cette broussaille par peur des serpents et des insectes venimeux. Beaucoup de plants étaient morts, privés de lumière et de nourriture du sol.

Je craignais un moment d'avoir pris la mauvaise décision. Mais une force intérieure me poussait en avant : « Celui qui a mis la main à la charrue et regarde en arrière n'est pas digne du royaume de Dieu. »

Il n'y avait pas de différence entre patron et ouvriers. Nous travaillions ensemble, partagions la même nourriture, buvions le même thé. Nous étions dévorés par les fourmis rouges et les abeilles. Ni les sangsues qui nous affaiblissaient, ni le soleil qui nous brûlait, ne purent nous arrêter. Le travail continua.

Au cours des jours une peur nouvelle s'empara de moi. Mes recherches d'argent n'avaient abouti à aucun résultat. Où allais-je trouver de quoi payer les hommes ? « Ne t'en fais pas, l'argent viendra », me disait ma voix intérieure. Mais comment ? « Vends tout ton équipement professionnel. — Quoi, m'exclamais-je ! Toute ma sécurité ? — C'est bien cela, disait la voix intérieure, tu n'as besoin d'aucune sécurité. »

<sup>1</sup> Un acre = 0,40 hectare.

Alors, la mort dans l'âme, je vendis la machine à écrire *Hermès*, qui m'avait rendu de si bons services durant les trois années que j'avais passées à travailler pour l'hebdomadaire indien *Himmat* ; je vendis aussi la radio qui me tenait au courant des événements mondiaux, le magnétophone à cassette qui avait enregistré mes interviews, mon appareil de photos. Plus tard, je vendis mes vêtements, me limitant au minimum : un costume, trois paires de pantalons et un peu de linge. Tout fut vendu pour que soit maintenu l'emploi de quarante ouvriers.

A ma grande surprise, des cousins me proposèrent alors un prêt à un taux avantageux et la banque m'avança l'équivalent de 14 000 FF sans garantie, tant le directeur était impressionné par ma détermination et par les sacrifices que j'avais faits.

Peu à peu la situation s'améliora. La plantation commença à rapporter, grâce au travail intense des ouvriers. Le thé se récolte toute l'année et la cueillette a lieu un jour sur cinq. En l'espace de six mois, la production avait triplé.

### Un nouveau système de paie

Bien qu'il fût urgent d'entreprendre certains travaux de réparation dans notre maison, je décidai de ne rien faire tant que nos ouvriers ne seraient pas correctement logés. Nous nous mîmes au travail et tous les ouvriers ont maintenant des petites maisons dans la propriété. Lorsque les travaux furent terminés, les ouvriers tamouls, qui sont hindous, décidèrent d'organiser une cérémonie bouddhiste pour bénir leurs nouveaux logements. Les ouvriers cinghalais, de leur côté,

voulurent arranger une fête hindoue. On fit une collecte et les ouvriers préparèrent un repas pour les visiteurs. Lorsque cette fête commune eut lieu, j'en ai pleuré de joie. Alors que le « Front Uni de Libération Tamoul » mène une campagne séparatiste dans le nord du pays, voilà un groupe d'hommes donnant une image de ce que Sri Lanka pourrait être.

M'inquiétant de l'état de santé des ouvriers, qui devaient se rendre fréquemment à l'hôpital, je fis une enquête qui révéla la cause du problème. Le gouvernement exigeait que les ouvriers soient payés l'équivalent de quatre francs par jour pour huit heures de travail, mais la paie n'était donnée qu'à la fin du mois. Rapidement à court d'argent, les ouvriers devaient demander aux commerçants de leur faire crédit. Ceux-ci exploitaient la situation et augmentaient de 300 % le prix des marchandises. La malnutrition qui en résultait se remarquait surtout chez les enfants.

Le jour de la paie, les hommes allaient jouer leur argent pour essayer d'arrondir leur salaire, au risque de tout perdre d'un seul coup. Ils devaient aussi rembourser leurs dettes et les intérêts qui pesaient dessus. C'était un cercle vicieux.

Ayant réuni les ouvriers, je leur demandai ce qu'on pouvait faire. Après un moment de réflexion en commun, Krishna, un homme plutôt réservé, proposa, les yeux brillants d'excitation, que l'on créât une coopérative. Ainsi est née l'idée du magasin que nous avons maintenant à la plantation. Les marchandises y sont de 25 % moins chères que chez les commerçants.

Avec le magasin fut aussi introduit un nouveau système de paie que j'avais conçu un matin durant mon moment de médita-

tion : les salaires étaient calculés chaque samedi, selon le nombre de journées de travail fournies par chacun. Un quart du montant était distribué en argent liquide, une moitié était disponible en crédit au magasin de la plantation et le dernier quart était retenu jusqu'à la fin du mois. Pour éviter le gaspillage et la tentation du jeu, les hommes ne recevaient qu'à la fin du mois l'équivalent de la somme non dépensée au magasin.

Grâce à ce système, la santé des ouvriers et de leurs enfants s'améliora nettement et les visites à l'hôpital se firent plus rares.

### Le stratagème était malhonnête

Tout n'était pas facile tous les jours ! Je fis de nombreuses erreurs et eus ma part de tentations, notamment à propos de la subvention de 3000 FF par acre que le gouvernement accordait lorsque l'on replantait des théiers à haut rendement. En mai 1975, cinq acres de terre étaient prêts pour la nouvelle variété. Mais comme il fallait attendre trois mois que l'inspecteur gouvernemental vienne examiner les terres replantées, j'avais écrit à l'avance pour dire que la plantation était prête pour l'inspection. Malheureusement, la mousson de cette année-là fut si peu abondante que, lorsque l'inspecteur annonça sa visite, nous n'avions planté que quatre acres.

Lorsque les théiers sont plantés, ils mesurent environ 50 cm. On les couvre ensuite avec des branches de fougère pour les protéger du soleil. Je me dis alors qu'il suffirait de planter n'importe quoi en terre et de recouvrir le tout de fougères. Un inspecteur ne peut pas examiner 30 000 pieds de thé ! Désespérément à court d'argent pour poursuivre mon entreprise et ne tenant pas à gâcher les plants de notre pépinière, je pensais m'en tirer par ce stratagème. J'ordonnai aux ouvriers de venir au travail de bonne heure le lundi suivant.

Mais soudain ma voix intérieure se manifesta clairement : « Cela est-il absolument honnête ? » Ne sachant que faire d'autre, j'essayai d'oublier cette injonction. La pensée persista et je n'arrivais plus à voir clair sur d'autres problèmes qui se posaient. C'était comme un disque répétant sans cesse la même musique.

Je décidai en fin de compte d'abandonner mon projet malhonnête. Mais il me vint alors une pensée très inconfortable : « Il te faut t'excuser auprès de tes ouvriers. » Comme je ne leur avais jamais parlé de ce plan, je résistai. « En les convoquant pour le lundi matin, tu les as déjà associés à ta fraude » fut la réponse de ma voix intérieure.



Les nouveaux logements des ouvriers



La cueillette du thé

Tu leur dois des excuses pour avoir, par la pensée, fait d'eux des complices.» Ce fut très difficile, mais les ouvriers me respectèrent davantage après que je leur eusse parlé.

Au moment où l'inspecteur arriva, je me demandai si la parole de la Bible qui dit que les aveugles verront se réaliserait dans l'autre sens et si l'inspecteur serait rendu aveugle. Mais je n'eus pas cette chance. Il se dirigea tout droit vers la partie non plantée et demanda : « Que se passe-t-il, M. Yapa ? » A ce moment, d'autres auraient peut-être offert un pot-de-vin ; quant à moi, je savais où était mon engagement. Je lui expliquai les faits. Il se tut un moment, puis ajouta : « Prévenez-moi dès que vous aurez terminé. » Je n'eus pas d'amende à payer.

Les pluies vinrent la semaine suivante. Nous terminâmes le repiquage et je prévins l'inspecteur. Trois semaines plus tard arriva un chèque. L'inspecteur m'avait fait confiance et n'était pas revenu voir la plantation.

Cela fait maintenant dix-huit mois que j'ai repris en main notre exploitation. La production de thé a augmenté de 700 %. Notre production de riz a passé de 1 sac à 21 sacs par récolte, grâce à un nouvel hybride et à des méthodes scientifiques. Mon engagement de deux ans prend fin en octobre 1977. Un de mes frères travaille maintenant à la plantation. Je vais être relevé de ma responsabilité plus tôt que prévu, ce qui me permettra de partir aux Philippines pour y poursuivre mon travail avec le Réarmement moral.

Aujourd'hui, mes frères travaillent, ma sœur est mariée, mon père est revenu à la

maison. Ma mère va mieux et j'ai trouvé une épouse qui a accepté que nous consacrons notre vie à la transformation de la société. Les ouvriers sont tous bien logés et ont reçu des primes à l'occasion du nouvel an. Nous espérons maintenant que l'augmentation de production aura été en tout de 1000 % et

avons l'intention de gérer l'exploitation sous forme de coopérative.

Notre maison est en cours de réparation et mon frère, mis au défi par le fait que j'avais vendu mes biens matériels pour maintenir l'emploi de nos quarante ouvriers, a changé d'orientation et rallié le parti socialiste. Il travaille pour le gouvernement et, chaque matin avant le travail, va méditer une demi-heure au temple bouddhiste.

Ces mois passés dans la plantation ont été très durs. Ceux avec qui j'avais travaillé pendant les années précédentes n'ont pas tous compris ce que je faisais. Certains pensaient que je ne songeais qu'à ma sécurité ; d'autres que je tournais le dos au Réarmement moral. Pourtant, durant ces longs mois, ma foi et ma conviction ont grandi. Comme j'avais rejoint le Réarmement moral aussitôt après l'université, beaucoup de mes idées étaient restées théoriques. Mais je sais maintenant que cela marche. Si nous aimons assez et partageons assez, si nous suivons notre voix intérieure, nous pourrons créer un monde où les hommes auront du travail, du pain et un idéal qui satisfait les cœurs. Ces choses-là, je les ai vues se produire de mes yeux, je les ai senties, j'y ai travaillé de mes mains. C'est la réalité.

Vijitha Yapa.

## LU... VU...

### Le cri du Cambodge

Peut-être ne pouvons-nous rien faire pour le Cambodge ; mais si nous ne continuons pas à porter en nous ce drame, nous nous rapprochons de la mort spirituelle et de la damnation des vivants. D'une terre ensanglantée s'élève jusqu'à nous le cri d'un million de morts. Pour eux comme pour nous, qu'au moins nous écoutions ce cri.

Bernard Levin,  
*The Times*, Londres.

### Nuance

Nous sommes prêts à conclure des arrangements avec les Russes sur des points spécifiques, mais nous n'avons pas l'intention

de faire le mort en ce qui concerne la compétition des idées.

Zbigniew Brzezinski.

### Risque calculé

Je suis très convaincu que durant trop longtemps, en Afrique comme ailleurs, les démocraties occidentales se sont contentées de souligner les dangers de l'engagement soviétique. Elles ont parlé des valeurs qu'elles incarnaient, mais quand le moment décisif est venu, elles n'étaient pas prêtes à se battre pour leurs idées. Nous avons été des diplomates de salon, des non-racistes de salon, des critiques de salon... quand on croit à quelque chose, il faut savoir prendre un risque calculé.

D<sup>r</sup> David Owen,  
Secrétaire au Foreign Office  
dans une interview à *Newsweek*.

## ... ENTENDU

**Une chance:  
les vols de ligne Swissair  
sont le plus avantageux  
précisément quand vous avez  
le temps d'en profiter.  
Pendant les week-ends.  
Par exemple:  
Amsterdam et retour  
414 francs.**

Le tarif week-end de Swissair, c'est une réduction, jusqu'à 40%, sur le prix normal des vols à destination de 20 villes d'Europe. Vous partez un samedi ou un dimanche (à votre choix) et vous pouvez revenir (à très peu d'exceptions près) un samedi ou un dimanche dans le délai d'un mois. Pour en savoir davantage, adressez-vous à votre agence de voyages IATA ou envoyez-nous simplement ce coupon.

Nom: \_\_\_\_\_

Adresse: \_\_\_\_\_

NP/Localité: \_\_\_\_\_

(A adresser à Swissair RWVP, Gare de Cornavin, 1211 Genève 2)

**SWISSAIR** 

TW